

Manamadurai le 15 août 2005

Journal du 08 août au 15 août 2005

La pluie est venue d'un seul coup, le jour vient de tomber. Une pluie tropicale intense dont le bruit vient couvrir le cri des paons. Elle ne durera malheureusement qu'une dizaine de minutes et n'apportera aucune fraîcheur.

A Madurai, le lit de la rivière est sec. Ici, dans le Sud, il n'y a pas eu de véritable mousson depuis bien longtemps, six ans disent certains. Pourtant, dans ce grand espace laissé libre par la rivière, la vie s'est organisée.

Il y a les « lavandières Indiennes » qui sont en fait des hommes qui lavent le linge près des trous d'eau. Ils le battent avec force puis l'étendent à même le sol créant ici et là de larges tâches de couleurs. Ils le repasseront tout à l'heure, dans la rue, avec d'énormes fers, très lourds, chauffés avec du charbon de bois.

Il y a aussi les vaches qui broutent la végétation poussée dans un sol demeuré humide malgré tout. Des petits groupes de personnes sont assis en tailleur près de cabanes de fortune, des enfants jouent au base ball et toute sorte de petits commerces se sont organisés. C'est un espace de liberté, comme une oasis au milieu de la ville grouillante.

Demain nous quitterons nos amis de Vincennagar. Seize maisons ont été commencées. Les murs sont en partie montés. Nous ne verrons pas la fin des travaux. C'est mieux ainsi. Après nous, les maçons finiront les murs, puis viendront le charpentier et le couvreur.

Nos amis, qui sont d'anciens « nomades de la rue » et encore un peu mendiants auront enfin une maison suffisamment grande pour abriter leur famille. Grâce au travail de l'institution du Père Ceyrac, presque tous les enfants sont scolarisés. Un jour peut-être la connaissance les affranchira de leur condition de Dalits.

Très lentement notre regard intérieur s'habitue à ce nouveau monde. Un peu comme la nuit quand nous essayons de distinguer les formes dans une maison étrangère.

Rien n'est familier. Nos bagages sont trop lourds d'idées préconçues, de savoirs qui n'ont pas cours ici. Ainsi, aimer ne va pas de soi. Je n'aime pas l'autre quand je veux le changer, quand je pense que je peux lui apporter quelque chose. La phrase de Sœur Isabel rencontrée à Madagascar me revient en mémoire : « c'est facile de faire le bien, c'est difficile de le faire bien ». Je regarde mon âme dans ce miroir, sans complaisance, et je sais qu'il me faudra encore beaucoup de fondations et de terre à déblayer avant de comprendre l'essentiel. Mais je suis en route.

Nous sommes dans le train qui nous emmène à Pondichéry. Nous avons onze heures de trajet et la nuit devant nous. Voyager en train, en Inde, est une expérience à vivre. En seconde classe non AC (il faut comprendre sans air conditionné), le design fonctionnel des wagons est plus proche du transport de marchandise que celui de voyageurs (occidentaux). Le soir venu, chacun s'installe sur les banquettes transformées en couchettes. Il y a les habitués qui troque le pantalon de ville pour le lungi (sorte de pagne que les hommes s'enroulent autour de la taille), les femmes qui sont un peu gênées dans leur sari surtout lorsqu'il s'agit d'atteindre le 3^{ème} niveau d'empilement et nous qui essayons de ne pas faire trop touristes en nous allongeant sagement à notre place (Tout de même Joaquim ne porte pas le lungi ni moi le sari !). Toutes sortes de petits vendeurs passent et repassent une bonne partie de la nuit. Les wagons sont très ventilés. Toutes les fenêtres et même les portes sont ouvertes. Cela évite trop de chaleur et les odeurs ...

Le Père Ceyrac pense que les trains sont d'excellents hôtels. Il a sans doute raison, pourtant ce soir j'ai un peu de mal à trouver le sommeil. Je pense à nos amis de Vincennagar que nous avons quitté hier.

Au travers d'eux, ce petit point infime dans l'immensité de l'Inde a pour nous maintenant un visage, des sourires, des fragments d'histoires. Chose incroyable ! à chaque fois que je laisse sur le sentier un peu de mon cœur, il se trouve enrichi. Alors, quand plus tard, quand je regarderai une carte de

l'Inde pour refaire le chemin, au lieu de voir des noms de villes, je penserai aux amis rencontrés, aux partages, mon nouvel atlas me fera sourire et peut-être aussi m'apportera quelques larmes.

Pondichéry est encore endormie. Il est presque 6H00. De sa glorieuse histoire coloniale, porte ouverte sur le commerce avec l'Orient, il reste un petit morceau de France entre la mer et le canal qui le sépare de la ville indienne. Ici les noms des rues ont un parfum tout français : la rue Romain Rolland qui croise la rue du Bazar St Laurent, la rue Surcouf, la rue de l'Evêché ...Il y a de belles villas avec des patios verdoyants, un calme insolite après tant d'agitation .

Joaquim et Anne MIRANDA
Mission Yo Contigo

LE SAVIEZ-VOUS ?

A l'attention des amateurs de trains :

En Inde, il y a 7 000 locomotives, 34 000 voitures, 300 000 wagons de marchandises, 63 000 kilomètres de rails, 7 068 gares et 11 millions de passagers par jour sans compter ceux qui voyagent sans billet et ceux qui sont sur les toits .

Et pour les gros appétits... :

Les Indiens consomment 2 400 000 T de riz par semaine, soit une moyenne de 2 kg par personne.